

Là, elle se heurta d'abord contre le mauvais vouloir de l'industriel, qui ne se souvenait pas, disait-il, et n'avait pas le temps de faire des recherches sur ses livres ; d'ailleurs, il n'inscrivait la vente que des objets ayant une certaine valeur.

Mme Prudence comprit très bien que si cet homme se refusait à lui être agréable, c'était parce que pour lui tout était matière à commerce, même son obligeance. Elle ne se rebuta point et continua à se montrer gracieuse, insinuante, tout en examinant les uns après les autres les objets d'art placés dans la vitrine.

— Ah ! fit-elle, voilà un déjeuner qui me plaît ; c'est du Saxe, n'est-ce pas ?

— Oui, madame, du Saxe.

— Combien voulez-vous le vendre ?

L'homme parut hésiter un instant et répondit :

— Cent francs.

Il avait acheté les deux tasses et la soucoupe quatorze francs ; mais, en réalité, le déjeuner valait une soixantaine de francs.

— Eh bien ! monsieur, dit Mme Prudence, je ne marchande pas, je vous achète ces porcelaines cent francs, mais si vous me dites à qui vous avez vendu le bahut en question.

— Quelle diable de femme vous êtes, répondit en riant le marchand de meubles d'occasion, on ne peut pas vous résister. Oh ! je me rappelle bien, à présent, cette espèce de secrétaire ; je l'ai eu ici pendant plusieurs mois.

Un jour, un monsieur, ayant à son bras une jolie jeunesse, s'arrêta devant mon magasin. La jeune personne vit le bahut, il lui plut, faut croire, elle en demanda le prix et le marché fut vite conclu. Naturellement, ce fut le monsieur qui paya et fit prendre le meuble le lendemain. Ce monsieur qui s'appelle Duplan, est un commissionnaire de la rue des Petits-Ecuries. Je n'ai pas l'adresse de sa maison, mais un commissionnaire en marchandises est facile à trouver.

— Oui, oui, je saurai le trouver.

— Et il est probable que vous allez pouvoir racheter ce meuble auquel vous tenez tant.

— Un souvenir de famille, vous comprenez....

— Si je comprends ? ah ! je crois bien !... Je conserve comme des reliques sous un globe et sur des coussinets de velours la couronne de fleurs d'oranger et le bouquet de mariage de ma défunte femme, que j'ai perdue il y a plus de trente ans.

Mme Prudence paya son achat, dont la facture lui fut remise, se fit envelopper ses porcelaines et sortit du magasin. Elle héla le cocher d'une victoria, monta dans cette voiture et se fit ramener chez elle.

Elle n'était pas mécontente de sa journée ; elle n'avait pas rencontré de trop grandes difficultés et elle espérait bien que le lendemain, avant la nuit, le vieux meuble serait dans sa chambre.

Si elle avait acheté trop cher sa porcelaine, en revanche, Mme Elizabeth avait vendu en son absence plusieurs objets avec un superbe bénéfice.

XI.— LA TRACE PERDUE

Le lendemain la marchande à la toilette se présenta chez le commissionnaire en marchandises.

C'était un vieux garçon au teint fleuri, à la physionomie joviale, présentant le type de ces jouisseurs fin de siècle, dont nous avons chaque jour sous les yeux des échantillons très réussis. M. Duplan était certainement un fervent disciple de la philosophie épicurienne de Béranger.

Léonie, qui savait adapter son langage au caractère de chacun, se montrait suivant l'occasion expansive ou réservée ; elle se fit bientôt mise à l'aise avec le joyeux négociant et la conversation prit une tournure presque familière.

— Ma chère dame, dit M. Duplan à l'aimable causeuse, je suis tout à votre service et je désire vivement vous aider à retrouver ce meuble. Je l'ai acheté... non, ce n'est pas moi qui l'ai acheté à ce brocanteur de la chaussée Clignancourt, je l'ai seulement payé pour une demoiselle, Blanche d'Attigny, danseuse du théâtre de la Port-Saint-Martin.

— Mais vous savez où elle demeure actuellement ?

— Hélas ! non, madame. Je l'ai complètement perdue de vue.

Mme Prudence était visiblement contrariée.

L'entretien continua encore quelques instants et Léonie prit congé du négociant.

Elle se trouvait, cette fois, en présence d'une sérieuse difficulté et ne pensait plus autant que la veille au succès de son entreprise.

La marchande à la toilette commençait à désespérer lorsqu'on vint lui apprendre que la danseuse, déchu de sa splendeur éphémère, était allée échouer dans une maison garnie de la rue des Partants à Ménilmontant.

Mme Prudence se rendit à Ménilmontant et grimpa les quatre étages qui conduisaient à la chambre de l'étoile éteinte. Elle se trouva en présence d'une femme vieillie bien avant l'âge, maigre, aux yeux caves, conservant à peine dans ces traits flétris un vestige de son ancienne beauté.

Une toux sèche, de funèbre augure, soulevait sa poitrine et faisait peine à entendre.

Elle portait des vêtements fanés, usés jusqu'à la corde. Les meubles de la chambre révélèrent une noire misère. Il suffit à la marchande à la toilette d'un coup d'œil pour se convaincre que le meuble qu'elle cherchait n'était pas là.

Elle se présenta à l'ex-danseuse comme une dame faisant partie d'une association charitable ayant pour but d'aller secourir à domicile les misères

ignorées. Elle avait entendu parler de sa détresse et désirait lui venir en aide.

Oh ! sa charité était pleine d'indulgence : elle n'était pas de celles qui, avant de comparaître au malheur, se demandent s'il a été précédé d'une vie irréprochable.

— Je sais ce qu'est la vie, continua-t-elle avec douceur, je sais quels écueils rencontre une jeune fille abandonnée à elle-même. Confiez-vous à moi sans crainte et sans honte, je n'ai que le désir de vous être utile. Toutes les dames de ma Société sont animées des mêmes sentiments que moi, par nous vous serez soulagée.

La pauvre délaissée qui depuis longtemps souffrait de l'oubli de ses amis des beaux jours, de tous ceux qui avaient partagé ses plaisirs, fut profondément touchée de cette visite d'une inconnue.

Cette dame charitable lui parlait avec tant de bonté et lui faisait entendre de si consolantes paroles, qu'elle se sentait émue jusqu'aux larmes.

Elle se montra facilement expansive, répondit à toutes les questions et raconta sa vie.

Pendant qu'elle en déroulait les phases, depuis les premiers succès dus à sa beauté, à sa franche gaieté, lesquels avaient été toujours grandissants jusqu'au jour de la maladie et de la chute finale, Mme Prudence ne laissa échapper aucune parole de blâme ou de mépris. De temps en temps, elle disait seulement :

— Pauvre enfant : pauvre enfant !

L'ex-danseuse se tut et eut une nouvelle quinte de toux.

— Ah ! dit Mme Prudence avec compassion, si vous avez eu des jours de plaisir et de triomphe, vous avez aussi cruellement souffert ; ceux qui vous enviaient à cette époque où vous passiez dans un huit-ressorts toute rayonnante de jeunesse, de grâce, de beauté, seraient bien surpris s'ils savaient dans quelle triste situation vous êtes aujourd'hui.

Regardant le misérable grabat, la table boiteuse et les chaises à moitié dépaillées, elle reprit :

— Ce dut être pour vous un dur moment que celui où vous fûtes obligée de vous dépouiller de votre élégant mobilier.

— Bien dur, en effet, madame, car c'était ma décadence complète.

— Je vois apparaître un impitoyable propriétaire.

— Non, madame, je ne devais rien à mon propriétaire ; mais le vide s'était fait autour de moi, et l'argent me manquait. J'ai frappé à la porte d'un ami ; il refusa de me recevoir.

Alors, je songeais à aller me jeter dans la Seine du haut d'un pont, lorsqu'en passant à l'entrée du boulevard Voltaire, je vis la boutique d'un marchand de meubles d'occasion ; je proposai au marchand de lui vendre les miens, il m'accompagna chez moi et, le jour même, il fit enlever mon mobilier. La femme que je touchai me fit vivre quelque temps, mais depuis...

Elle n'acheva pas, un sanglot lui coupa la parole.

— Allons, ma chère enfant, lui dit la marchande à la toilette, prenez courage, on ne vous abandonnera pas, tenez, voici vingt francs, en attendant que moi ou une autre dame revienne vous voir.

Elle adressa encore quelques paroles d'encouragement à l'ancienne dégrafée et se retira.

En descendant l'escalier elle se disait, mais sans penser à elle-même :

— Voilà le retour des choses d'ici-bas, dans un mois cette malheureuse sera morte.

Le jour suivant, elle se rendit au boulevard Voltaire et n'eut pas de peine à trouver le marchand de meubles dont lui avait parlé Amanda ; il n'y avait que lui dans la partie du boulevard voisine de la place de la République.

À la question qu'elle lui adressa, le marchand répondit :

Un bahut secrétaire palissandre, avec incrustation de nacre et de houx, je me le rappelle parfaitement bien ; il était d'un beau travail et je l'ai fait remettre complètement à neuf.

Mme Prudence se sentit traversée par un frisson.

Si l'on avait découvert les papiers !

Elle fut bientôt rassurée par les détails que lui donna le marchand.

Alors elle débita sa petite histoire : Une grande dame désirait entrer en possession de ce meuble, vieux souvenir de famille, que des circonstances malheureuses avaient fait passer dans des mains étrangères.

La marchande eut une mine piteuse à se lisait le regret de ne plus avoir le meuble qu'il aurait pu vendre un prix exorbitant.

— Hélas ! madame, dit-il, je suis vraiment désolé de ne plus avoir ce bahut dans mon magasin ; je l'ai vendu à un tailleur, M. Blondel, qui demeure au numéro 58 de la rue Amelot.

C'était tout près. Mme Prudence fut bientôt rue Amelot. La concierge lui apprit que le tailleur n'était plus dans la maison.

Bavarde... comme une portière, elle ajouta :

— M. Blondel et sa femme étaient de bien bonnes gens, qui savaient me récompenser des plus petits services que je leur rendais. Je regrette bien qu'ils ne soient plus ici, allez. Ils ont acquis une petite aisance et sont partis parce qu'ils se retiraient des affaires ; ils sont allés vivre à Saint-Mandé.

— Vous avez leur adresse ?

— Oui, avenue Sainte-Marie ; je ne sais pas le numéro, mais pas besoin pour les trouver.

Et la concierge, qui était allée voir ses anciens locataires, un dimanche, s'empressa de faire la description de leur gentille petite maison de campagne.